

## **La croyance** **Jalons pour la question de la croyance**

Laurent Cournarie

Philopsis : Revue numérique  
<https://philopsis.fr>

---

Les articles publiés sur Philopsis sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle doit faire l'objet d'une demande d'autorisation auprès des éditeurs et des auteurs. Vous pouvez citer librement cet article en en mentionnant l'auteur et la provenance.

Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur [philopsis.fr](https://philopsis.fr)

### **L'utopie philosophique de la croyance**

Victor Brochard commençait son étude sur la croyance en soulignant le désintéret de la philosophie à l'endroit de cette question. Presque toutes les philosophies l'évitent ou l'esquivent :

«L'empirisme et le positivisme se devraient à eux-mêmes de dire comment ils définissent la certitude, et quelle différence ils font entre croire et être certain ; ils laissent généralement cette question de côté. Le spiritualisme a toujours compris l'importance du problème de la certitude : sauf quelques exceptions, il prête moins d'attention à la croyance. Il n'est même pas facile de dire dans quelle partie de la philosophie cette question devrait trouver sa place. Les psychologues ne s'en occupent guère, parce qu'il leur paraît qu'elle appartient aux logiciens. Les logiciens, tels que Stuart Mill, la renvoient aux métaphysiciens. Mais les métaphysiciens ont bien d'autres visées. Pressés d'arriver aux conclusions qui leur tiennent au cœur, ils l'oublient ou l'ajournent. C'est pourtant par là qu'il faudrait commencer»<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> V. Brochard, *Etudes de philosophie ancienne et de philosophie moderne*, «De la croyance», p. 462. Et comme le remarque P. Engel en commentaire : «il n'y a aujourd'hui pas grand-chose à changer à ces lignes. Même si l'abondance des analyses contemporaines de la croyance les dément en partie, on n'a toujours pas une idée très claire

La croyance ne correspond à aucun lieu philosophique défini. Elle ne relève exclusivement ni de la psychologie, ni de la logique, ni de la métaphysique, ni de la morale. Ou plutôt le psychologue, le logicien, le métaphysicien se renvoient entre eux la croyance comme une question toujours externe et de peu d'intérêt. Du point de vue psychologique, la croyance est un état mental qui ne fait qu'accompagner certaines représentations : elle est ainsi doublement contingente. Ce qui est nécessaire dans la vie de l'esprit, ce sont les idées et leur enchaînement. Si la croyance ne fait que s'ajouter parfois aux représentations, elle ne mérite pas une étude spéciale. Surtout la vérité n'est pas un objet pour la psychologie. Or on ne peut séparer dans la croyance son rapport à la vérité. C'est pourquoi la psychologie préfère renvoyer à la logique le traitement de la croyance. Mais la logique au nom d'un concept objectif et formel de la vérité rejette la croyance en n'y voyant qu'une dimension simplement subjective et extérieure du vrai. La croyance par son caractère douteux relève plutôt de ce qui dépasse le domaine de la vérité formelle ou expérimentale, c'est-à-dire la métaphysique. Mais la métaphysique n'est pas moins prompte à délaissier l'étude de la croyance parce que son intention est de rechercher des vérités absolues, pressée de parvenir à des certitudes rationnelles. Si l'esprit commence toujours par croire, il est fait pour s'élever à des conclusions évidentes. Autrement dit :

- A. le rapport à la vérité exclut la croyance du domaine de la psychologie ;
- B. la modalité de ce rapport l'exclut de celui de la logique ;
- C. sa dimension d'origine l'exclut de celui de la métaphysique. Bref, la vérité est à conquérir sur et contre la croyance. Dire que l'esprit commence par le faux ou par la croyance, c'est ici la même chose (Descartes).

### **L'énigme de la croyance**

Si pourtant la philosophie consent à remonter sa pente naturelle, elle situera la question de la croyance dans le problème de l'assentiment. Comme le remarque P. Ricœur, le passage du pluriel «les croyances» au singulier «la croyance» permet de marquer le moment philosophique de la croyance. Autant dans le langage ordinaire, la croyance a cours sur le mode de la pluralité (les croyances d'une communauté, les croyances populaires), autant dans le langage philosophique, elle désigne «une sorte d'action, l'action de croire ; prise en ce sens, la croyance désigne une attitude mentale d'acceptation ou d'assentiment, un sentiment de persuasion, de conviction intime»<sup>2</sup>.

Ainsi il y a plusieurs manières d'aborder la croyance, qui correspondent à différents moments de son trajet en quelque sorte. On peut prendre la croyance comme un fait. Il y a des croyances ; les sociétés et les individus partagent des croyances. La croyance est un fait anthropologique remarquable. La croyance est un phénomène de tous les temps et de tous les lieux. La croyance paraît être un fait nécessaire, mais ses modalités, ses contenus sont soumis à la plus grande variation.

Ce premier moment de la croyance (la facticité ou mieux sa factualité) relève du sens commun. Le sens commun a l'intelligence de la croyance comme un fait social mais immédiatement donné dans la diversité. Pourtant, il y a peut-être une rationalité de la diversité des croyances. Cette rationalité peut être cherchée soit dans la motivation individuelle, soit dans le comportement collectif. C'est là précisément le point de vue des sciences sociales : «Au sortir du langage ordinaire, nous rencontrons une bifurcation ... celle des sciences humaines ; celles-ci s'intéressent à la croyance du point de vue des motivations individuelles et des conditions sociales»<sup>3</sup>. La première perspective (motivations individuelles) peut s'inspirer de la sociologie

de la place que cette notion devrait occuper sur le territoire philosophique, malgré (et sans doute à cause de) son ubiquité» («Les croyances», *Notions de philosophie*, II, p. 10).

<sup>2</sup> Article «Croyance», *Encyclopedia Universalis*, p. 870.

<sup>3</sup> *Ibid.*

de M. Weber, la seconde du marxisme. Ce moment de la croyance se distingue du premier parce que d'une part la croyance n'est plus acceptée comme un fait à partager ou à vivre, mais comme un fait à expliquer. C'est pourquoi, sa pluralité factuelle tend à être ramenée à l'unité d'un facteur causal (motivation individuelle/conditions sociales). Pourtant quelque chose de la facticité n'est pas éliminée avec l'analyse de la croyance par les sciences humaines. En quelque sorte, ces disciplines regardent en arrière de la croyance ; ou plutôt elles abordent la croyance en négligeant le trait remarquable qui constitue son "intentionnalité" : de toujours s'adresser «à des propositions ou énoncés qui sont tenus pour vrais»<sup>4</sup>. La croyance est sans doute un fait. Mais avant d'être déposé parmi les choses, de constituer la nature sociale, elle est une action, action de tenir pour vrai certains énoncés. Avant de concerner ce qui est cru, la croyance concerne l'acte de croire. Et c'est ce moment actif de la croyance, c'est-à-dire aussi bien «cette persuasion de la vérité, attachée à des énonciations, [qui] fait le problème philosophique de la croyance»<sup>5</sup>. La croyance n'est plus un fait, quand elle est resituée dans la vie de l'esprit (action de), et plus précisément dans le moment où se fait le rapport de l'esprit à la vérité (action de tenir pour vrai).

Ricœur emploie le terme d'énigme à propos du problème philosophique de la croyance. Le terme paraît justifié si le problème nous ramène au vif et même à l'origine de la pensée, pour autant qu'elle est rapportée à l'horizon de la vérité. La croyance ne concerne pas toute la pensée, mais la pensée en intention de la vérité, ou du moins qui prend acte de son rapport à la vérité. Seulement le rapport à la vérité est plein d'opacité. Il y a d'emblée deux indices de cette obscurité de la croyance :

- le « tenir pour vrai » qui fait l'originalité de la croyance, s'il est vécu comme un mouvement simple de l'esprit, reste une structure articulée de plusieurs moments : il y a d'un côté l'acte de tenir pour vrai, et de l'autre l'objet qui est tenu pour vrai. L'énigme de la croyance est d'unir en elle subjectivité et objectivité, subjectivité de l'acte de tenir pour/objectivité de l'énoncé tenu pour vrai. Cette unité est bien problématique et comme contre nature. C'est pourquoi la réflexion peut être tentée de la réduire à l'un de ses moments en soutenant soit que c'est la subjectivité qui décide de la vérité, soit que la vérité impose son objectivité à l'esprit. Mais alors disparaît l'unité synthétique de la croyance. En effet, s'il n'y a plus que la volonté subjective, c'est le rapport à la vérité qui est annulé, et avec elle la croyance. A l'inverse, si ne subsiste que la vérité en soi, la vérité étant sans sujet, c'est l'acte de croire qui devient inutile. Autrement dit, la croyance concerne indissociablement un sujet pour la vérité et la vérité pour un sujet.

- il y a sans doute une façon de résoudre l'énigme de l'unité synthétique de la croyance en distinguant parmi les énoncés ceux qui relèvent de la croyance et ceux qui n'en relèvent pas. Les énoncés vrais par eux-mêmes, c'est-à-dire évidents, comme les principes de la démonstration par exemple, font abstraction du moment subjectif de la croyance. Au sens strict, la réponse de Don Juan à Sganarelle est dépourvue de sens : «je crois que deux et deux sont

---

4 *Ibid.*

5 *Ibid.*

quatre»<sup>6</sup>. Ou plutôt c'est un trait d'ironie qui exprime l'incroyance de Don Juan. Il croit aux mathématiques pour lesquelles il n'est pas besoin de croyance ; donc il ne croit en rien.

Mais à côtés des énoncés apodictiques (qui portent en eux la nécessité et la marque de cette nécessité du vrai), il y a tous les autres types d'énoncés, qui sont de loin les plus nombreux et où la présence de la subjectivité est partout prégnante concernant le domaine des vérités de fait et celui des valeurs qui inspirent les actions. Si la croyance est un fait irréductible, c'est parce que tous les énoncés ne sont pas réductibles aux vérités rationnelles. S'il y a un fait de la croyance, elle est l'effet de la finitude de l'esprit humain. Un entendement infini n'aurait pas besoin de la croyance pour assurer son rapport au vrai. En somme, la croyance est le fait de l'entendement fini.

Cependant ce partage entre les vérités de fait, ouvertes à la croyance et les vérités de raison, fermées à la croyance est peut-être naïve ou trop simple. Il n'y a pas d'un côté la vérité

---

6 *Don Juan*, III, 1. Plus généralement cette scène expose quelques traits remarquables du phénomène de la croyance :

- le lien, voire l'identité entre la croyance et la coutume. Sganarelle en se déguisant en médecin passe pour un médecin auprès du peuple. La croyance est ici impliquée à double titre : l'habit de médecin fait l'art de la médecine et toute la considération sociale du médecin. Les gens croient à l'efficacité de quiconque se pare du signe de la médecine, ici l'habit, et à cet art supposé de guérir est associée une admiration qui force le respect ;

- la confusion des croyances, c'est-à-dire la mobilité de la croyance à travers des objets différents : de la croyance au miracle de la médecine, à l'existence de l'Enfer, au diable, au moine bourru, à l'existence de Dieu.

- et, par ce nivellement de la croyance, la confusion entre n'importe quelle opinion avec la foi, c'est-à-dire au fond une tendance de l'esprit à la paresse du dogmatisme. Ainsi Sganarelle accuse-t-il son maître d'être impie en médecine.

Face à cette croyance en verve, Don Juan représente le rationalisme critique. Ainsi il révèle la vanité de la croyance, toute faite de convention ou d'habitude. L'efficacité de la médecine n'est que celle qu'on lui prête. La guérison d'un patient, ne prouve pas l'efficacité de la médecine. C'est un effet indépendant de cet art prétendu. Une guérison est un heureux succès, où la médecine n'a aucune part, puisqu'aussi bien «elle peut venir des faveurs du hasard et des forces de la nature». Ou alors si la médecine possède quelque efficacité, c'est pour faire mourir plus vite les gens. Donc la médecine s'attribue une supériorité dont elle fait grand cas pour en imposer au peuple, alors que cette supériorité n'est que l'effet de la convention, c'est-à-dire de la croyance. Quant à la réplique décisive de Don Juan, elle joue sur le verbe croire : là où elle semble dire qu'il a foi dans les mathématiques, il ne fait qu'exprimer la conviction de la vérité des mathématiques. Le «je crois» est à entendre alors comme un verbe propositionnel (je pense que), mais qui exprime une certitude pouvant, par ailleurs, se démontrer – comme Leibniz dans les *Nouveaux essais sur l'entendement humain* (IV, 7, 10) à partir des axiomes de l'identité et des notions logiques (égalité, définition règle de substitution). Donc Don Juan exprime à la fois son impiété : soutenir qu'il a la foi dans les mathématiques c'est récuser comme sans valeur la foi religieuse, parce que les mathématiques n'ont pas besoin de la croyance pour être vraies. Autrement dit, affirmer sa croyance dans les mathématiques dont la vérité est indépendante de la croyance souligne la vanité de toute croyance, c'est-à-dire le caractère d'opinion, voire de préjugé le plus absurde (moine bourru) qu'elle possède nécessairement. La foi religieuse elle-même n'est qu'une croyance, c'est-à-dire une opinion, qui ne peut pas s'appuyer comme le jugement : «deux et deux sont quatre», sur une évidence rationnelle (ou une démonstration).

Don Juan est-il un individu impie, infidèle, mécréant ? On ne saurait le dire puisqu'il démasque comme autant d'effets de la croyance les accusations dont il est victime. Il entend plutôt se présenter comme l'homme sans croyances, et représenter ainsi la figure de la raison. Il n'y a de vérité que dans les mathématiques. Tout le reste est croyance, c'est-à-dire sans rapport à la vérité. Etre sans croyance, par ailleurs, contient une dimension pratique. S'affranchir de la croyance c'est se délier de tout lien. Don Juan est l'homme de l'instant, de l'innocence du désir présent. Au contraire, la croyance installe dans le royaume de l'éthique, c'est-à-dire le domaine de la responsabilité de soi devant autrui, de ses paroles et pour ses actes y compris pour le temps futur. C'est ici que la croyance manifeste son ambivalence sociale : d'un côté elle est toujours en puissance de division du corps social, mais d'un autre côté elle tisse le lien social, médiatise les rapports entre individus ou entre communautés par des valeurs communes. Don Juan condamne toutes les croyances comme des conventions (mariage, médecine, religion, devoirs filiaux) parce qu'il situe l'existence sur un autre plan que ce qui possède quelque consistance, voulant la vie comme immédiateté et jouissance. Ici c'est le héros de l'opéra de Mozart plutôt que de la pièce de Molière qui servirait de référence. Kierkegaard a sans doute raison en qualifiant le Don Juan de Molière comme plus éthique qu'esthétique (*Les étapes érotiques spontanées*, p. 89, Tel). Cependant on peut bien dire que même si chez Molière le discours sur le séducteur l'emporte sur la mise en scène du séducteur, l'athéisme de Don Juan s'inscrit dans un refus généralisé de la croyance, pour la dépendance que toute croyance implique, pour le sérieux éthique de la croyance qui va à l'encontre du désir et du plaisir immédiat. C'est pourquoi, même si chez Molière, Don Juan est montré comme un raisonneur, on voit aussi, par exemple dans notre scène, qu'il refuse la discussion avec son valet. Sa réplique sur sa foi dans les mathématiques est aussi une manière de couper court à toute argumentation.

substantielle et de l'autre l'esprit subjectif. Hegel nous a appris que le vrai est sujet, autrement dit que la vérité et la subjectivité échangent et réalisent leur nature dans le rapport qui les unit : la subjectivité s'objective dans la vérité, la vérité s'accomplit dans sa réflexion par le sujet. L'esprit est précisément l'unité vivante des deux.

### Les espèces de croyance

Aussi peut-on introduire des degrés de croyance, ou plutôt des degrés d'assentiment, pour permettre de passer de façon continue de la subjectivité la plus singulière à l'objectivité la plus universelle. On pourrait ainsi composer une grammaire de la croyance ou une grammaire de l'assentiment. Pour reprendre les exemples de Molière :

- croire au moine bourru
- croire que Dieu existe
- croire que deux et deux sont quatre

constituent trois formes de croyance. Par commodité on les distinguera selon leur mode de rationalité intrinsèque, c'est-à-dire au fond sur la raison qui peut dans chaque cas fonder l'assentiment. On ne supprime ni le moment de la subjectivité ni le rapport au vrai. Simplement on distingue parmi les raisons de croire, entre les raisons subjectives et les raisons objectives de croire. Une raison subjective produit une croyance comme pur fait de subjectivité, voire comme illusion de la volonté de croire elle-même. C'est la volonté de croire qui s'objective dans une croyance particulière. Une raison objective engendre une croyance objective : ici il paraît impossible que l'esprit ne tienne pas nécessairement pour vrai l'énoncé. Donc d'un côté le tenir pour vrai porte la marque de la volonté subjective de croire ; de l'autre le tenir pour vrai est l'effet de conviction de l'objectivité de la vérité.

Mais justement cette incertitude dans le jeu de la persuasion redouble l'énigme de la croyance que la distinction des raisons de croire semblait pouvoir résoudre. En effet on peut reconnaître d'abord à l'esprit une puissance de vouloir qui le délie de la reconnaissance nécessaire du vrai. L'esprit peut vouloir croire ce qui ne saurait être tenu pour vrai ou, inversement, vouloir ne pas croire ce que pourtant des raisons objectives justifient comme nécessairement vrai, un peu comme la volonté peut vouloir, selon Descartes, contre ce que l'entendement connaît comme le vrai ou le bien. Autrement dit, le tenir pour vrai (l'assentiment) est un acte de l'esprit aussi insaisissable qu'irréductible. Il y a tout un jeu de la croyance, c'est-à-dire un jeu de l'illusion où se marque l'intrusion de la subjectivité dans le rapport de l'esprit à la vérité, soit que la subjectivité subisse l'apparence de vérité des énoncés, soit qu'elle s'ingénie à la produire.

Il y a plusieurs sens au terme de croyance. Au sens le plus large, c'est un état mental qui porte à donner son assentiment à une représentation ou à porter un jugement dont la vérité n'est pas garantie et qui n'est soutenue que par un sentiment subjectif de certitude. C'est la croyance en tant qu'opinion. On opposera alors la croyance au savoir, comme ce qui n'implique pas la vérité de ce qui est cru à la vérité de ce qui est su. A la différence du savoir, en principe vrai ou vérifiable, la croyance peut être plus ou moins fautive, c'est-à-dire admet un intermédiaire entre le vrai et le faux. La vérité de la croyance relève du probable. Ce qui caractérise alors la croyance, c'est d'une part que la vérité de ce qui est cru est simplement possible, mais d'autre part que l'adhésion à cette vérité probable est variable selon le degré de confiance que le sujet lui accorde :

- quand l'objectivité d'une opinion est nulle, ou seulement très faible, la croyance est synonyme d'opinion fautive et se nomme préjugé, illusion, superstition (voir les phénomènes paranormaux, les événements magiques ...). Dans ce cas, la croyance est toute entière du côté de l'opinion opposée au savoir ;
- quand l'opinion est susceptible d'être confirmée ou vérifiée, on parle de soupçon, de présomption, de supposition, de prévision, de conjecture, d'hypothèse. La croyance est peut-être déjà vraie, mais n'a pas les moyens de le savoir ou de fonder son affirmation sur un savoir.

C'est pourquoi matériellement vraie, elle reste formellement une opinion. Ici la croyance est en quelque sorte intermédiaire entre l'opinion du premier type et le savoir ;

- quand l'opinion correspond à un sentiment subjectif fort, alors même que son fondement objectif n'est pas garanti, on parle de conviction, celle-ci pouvant s'exprimer à travers des dogmes et des doctrines ;

- enfin quand la croyance va au-delà des données et des garanties de ce qu'on affirme, on est en présence de la confiance ou de la foi. La foi religieuse, c'est-à-dire aussi bien la confiance en Dieu, relève de ce dernier sens de la croyance. Dans ce dernier cas, tout le problème est de savoir si la foi constitue une espèce à part de croyance qui porte sur des vérités distinctes ou si, au contraire, elle se laisse réduire à quelque une des significations de la croyance.

Ces distinctions recouvrent à peu près la classification que Kant propose des modes de la croyance. La croyance au sens générique désigne l'assentiment proprement dit, le tenir pour vrai (*das Fürwarhrhalten*). La croyance est dite «un fait de notre entendement»<sup>7</sup>. Cela veut dire que la croyance est en quelque sorte nécessaire pour nous. Le texte de la *Logique* rapporte la croyance, l'acte de tenir ou de recevoir en sa créance, ou encore l'adhésion, au rapport de l'entendement à la représentation, c'est-à-dire à la dimension subjective de la connaissance, dont la vérité est la propriété objective. Cette nécessité correspond à la fonction de se représenter quelque chose comme vrai, au jugement par lequel quelque chose est représenté comme vrai (le rapport à un entendement et par conséquent à un sujet particulier).

L'assentiment donne lieu à des jugements. Si le jugement a pour propriété objective la vérité, on est dans le champ du savoir (*Wissen*), et l'assentiment prend la forme de la certitude (assentiment certain) : dans le cas contraire, on est dans le domaine de la croyance et l'assentiment se fait incertitude (assentiment incertain lié à la conscience de la contingence ou de la possibilité du contraire)<sup>8</sup>. Cette incertitude elle-même, c'est-à-dire la conscience de la contingence de l'assentiment, si elle est à la fois subjectivement et objectivement insuffisante se nomme opinion (*Meinung*) ; si elle n'est insuffisante qu'objectivement, elle s'identifie à la foi (*Glauben*). A ces trois modes de la croyance : savoir, opinion, foi, correspondent trois types de jugement :

- jugement apodictique, c'est-à-dire universellement et objectivement nécessaire. La conscience de la nécessité du jugement est fondée dans la vérité ;

- jugement assertorique, c'est-à-dire subjectivement nécessaire. La conscience de la nécessité du jugement est indissociable du sujet particulier ;

- jugement problématique, c'est-à-dire dont la contingence est reconnue à la fois subjectivement et objectivement.

Le critère ici est la communicabilité de l'assentiment, et donc la capacité à produire la certitude chez autrui. La croyance qui est communicable à chaque individu rationnel est une conviction, tandis qu'une croyance incommunicable, c'est-à-dire valable pour un seul individu, est une persuasion.

Ce qui transparaît clairement dans ce type d'analyse, c'est d'abord que les croyances ont pour trait caractéristique d'être susceptibles de degrés : degrés de vérité d'une part, degrés d'adhésion ou d'investissement d'autre part : ainsi on retrouve la distinction entre une dimension plutôt objective (degrés dans la vérité, proportionnels aux raisons) et une dimension subjective (la force de l'assentiment, variable en fonction de chaque individu).

Ensuite, il apparaît que la philosophie privilégie dans l'étude de la croyance une dimension épistémologique et normative. La croyance est située par rapport au savoir, c'est-à-dire par rapport à la valeur de la vérité objective. Pourtant on notera que Kant reconnaît l'irréductibilité de la croyance. La croyance, même sous sa forme inférieure d'opinion est un moment sinon nécessaire dans la connaissance, du moins irréductible dans la vie de l'esprit. La croyance est en effet constituée de jugements provisionnels «dont il n'est pas facile de se passer. Il faut

<sup>7</sup> *Critique de la raison pure*, PUF, p. 551.

<sup>8</sup> *Logique*, p. 73.

commencer par l'opinion avant d'admettre et d'affirmer ; pourvu qu'on se garde de voir dans une opinion plus qu'une simple opinion»<sup>9</sup>. L'opinion est omniprésente pour ce qui concerne le champ de la connaissance empirique. S'il est absurde d'avoir une opinion *a priori* (avoir une opinion en mathématiques, en métaphysique, ou en morale), car il n'y a précisément pas de place dans la connaissance *a priori* pour la présomption de la vérité, c'est en revanche inévitable pour toute connaissance intermédiaire entre le savoir et l'ignorance.

**Ceci est un extrait, retrouvez nos documents complets sur [philopsis.fr](http://philopsis.fr)**

---

<sup>9</sup> *Logique*, p. 74.